

**Leslie Fucsko**

Alpiniste, Président du G.H.M (Groupe de Haute Montagne)

Entretien réalisé le 8 octobre 2005 dans un jardin public à Grenoble.

Leslie Fucsko :

Il y a plusieurs *séparations* en fait.

La toute première *séparation* a lieu entre deux vies. Une vie qui se passe en ville comme celle de monsieur tout le monde, et celle de l'alpiniste, c'est-à-dire celle où tu pars faire quelque chose en montagne. Entre les deux, il y a une ligne, une *séparation*.

En ce qui me concerne, j'ai énormément de difficultés à revenir dans ma première vie. Quand je reviens je me sens toujours très mal. Que je parte deux jours, trois semaines, ou trois mois, le retour est toujours extrêmement difficile. Je l'appréhende beaucoup. Ce malaise peut durer une demi-heure comme il peut durer deux jours ou une semaine. C'est vraiment le vécu d'une *séparation* entre une vie et une autre. De me remettre dans la vie de tous les jours, le quotidien, la famille, la ville, le bruit, c'est pour moi moins naturel que de partir grimper. Peut-être parce que je me sens mieux de l'autre côté... Je n'en sais rien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il faut un certain temps pour revenir, surtout quand tu vas faire des trucs très durs en montagne. A ce niveau, tu le sens même au départ, parce qu'il faut vraiment se détacher de tout. Dans les cas vraiment extrêmes, où tu sais que tu vas affronter de grandes difficultés en montagne, je pense qu'il y a même un certain détachement de la vie parce que sinon tu n'y vas pas... Si tu veux te sauvegarder, tu restes à la maison ou tu t'arrêtes quand tu as l'impression que tu as dépassé les limites.

***Christophe Schaeffer :***

***Tu as de plus en plus de difficultés à revenir ?***

Non au contraire. J'ai de plus en plus de facilité à revenir. C'est ma famille qui m'aide à revenir plus facilement. Uniquement elle, ma femme et ma fille. J'ai mis un certain temps avant de l'assimiler complètement. Plus le temps passe, plus je reviens facilement. Mais c'est vrai qu'il y a eu un moment dans ma vie, où quand je revenais d'« expé », je préférais rester seul un certain temps. Tout le monde rentrait, mais moi je restais encore plusieurs jours. Je tournais en rond pendant une semaine pour essayer de faciliter la rentrée...

***Avant toi, j'ai rencontré Stéphane Bauzac avec lequel tu es parti en Patagonie. Apparemment, ce fut une expérience très forte...***

Pour moi, personnellement, il y a eu plus fort, mais c'est vrai que ça fait partie des trucs les plus forts. J'ai eu des expériences encore plus limites. Mais en Patagonie, c'était marquant.

***Qu'est-ce qui a été si marquant que ça ?***

(*silence*) Il y a eu certaines difficultés qu'on avait pas prévues. De toute façon, c'était imprévisible. On ne s'y attendait pas et elles nous sont tombées sur la gueule en créant certaines tensions entre les membres de l'expédition en plus des difficultés techniques et climatiques à surmonter par rapport à l'ascension elle-même. Il y a eu des moments très forts et difficiles...

***D'où venaient ces tensions ?***

Elles étaient dues essentiellement à la pression psychologique qui pesait sur chacun de nous. Je pense que nous avons une vue différente sur nos possibilités et nos limites. Et donc chacun trouvait normal de s'arrêter à la mesure de sa limite personnelle. Mais pour celui qui présumait que sa limite était plus poussée, il n'était pas normal de s'arrêter là. Il y a eu donc quelques discussions qui étaient très fortes.

## *Avant l'ascension ?*

Non pendant. Avant, ce n'étaient pas des tensions, mais des différends sur quel projet aborder. Il y avait un projet de départ dont on avait discuté ensemble à partir de quelques photos, et descriptions de gens qui s'y étaient rendus, une équipe suisse notamment. Mais rien de plus. Le problème, c'est que quand on est arrivés sur place, le projet choisi sur photos avait déjà été fait ! Pas longtemps avant par des canadiens qui avaient ouvert la voie. On est arrivés, et on s'est retrouvés comme des cons ! Et maintenant, on fait quoi ? Personnellement, je n'étais pas spécialement déçu, parce que je savais qu'en Patagonie, il était encore possible de trouver des parois de 1000m où personne n'avait encore mis son nez...

Il fallait donc trouver quelque chose. Mais déjà dans le choix, on commençait à différer. Moi personnellement, je voulais choisir un truc au moins aussi prestigieux et difficile que ce qu'on avait prévu à l'origine. Mais l'autre camp aurait préféré se rabattre sur quelque chose de plus sûr et ils commençaient à se rendre compte ce que voulait dire le mauvais temps en Patagonie. Ce sont des conditions climatiques extrêmement difficiles à vivre. Le temps change tout le temps, en douze heures, tu as toutes les météo possibles, du + 20° à - 10°, en passant par la grêle, la neige et tout ce qu'il y a de pire à ce niveau. Psychologiquement, c'est extrêmement dur à vivre, même si question altitude, ce n'est pas très haut, entre 2000 et 3500m.

Moi, j'étais déjà allé en Patagonie, donc je connaissais, je savais à quoi m'attendre contrairement aux deux autres et c'est pour cette raison que j'étais quand même plus clair qu'eux avant de partir. Quand ils ont commencé à voir le temps, ils étaient partants pour quelque chose de plus facile d'accès, et plus facile techniquement. Et donc là, déjà, ça a coincé un peu, mais ça allait encore... Les vraies tensions sont venues au troisième et quatrième jours d'escalade, parce qu'on avait effectivement choisi un truc extrêmement dur, ça c'est clair, un gros morceau vraiment...

On a commencé à escalader, 40, 50 mètres par jour, ce qui sur une paroi de 1000m ne représente rien. On avançait peu, et plus on avançait plus c'était techniquement très difficile. C'était lisse, vertical, surplombant, friable, tout était réuni... Et puis après, le facteur

psychologique augmente la difficulté. Quelquefois, tu as l'impression que c'est très difficile, mais en fait, dans des conditions normales comme dans les Alpes, sans le vent à 100km/h, sans le froid, tout devient deux fois plus facile. Ce facteur psychologique compte énormément. Tout ça, il faut le gérer, il faut l'assimiler, mais quand tu fais ta première « expé » dans ce type de conditions, ça peut être fatal. Beaucoup de gens reviennent bredouille, sept ou huit « expé » sur dix. Soit qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils avaient voulu faire, soit qu'ils n'arrivent pas au bout de ce qu'ils ont commencé.

### *Vous concernant, vous le faisiez à trois ou pas du tout ?*

Trois, c'est déjà un mauvais chiffre en « expé », enfin disons assez fragile, parce que s'il y en a un qui craque sur les trois, l'« expé » est finie. En général, des « expé » comme ça, c'est quatre... C'est ce que demande le partage des tâches. Mais ce qui est sûr, c'est que si c'est toujours le même qui doit prendre tous les risques, toutes les longueurs, toutes les parties difficiles, ce n'est pas la peine... Au bout d'un moment il va craquer. Si les autres ne peuvent pas prendre sa place, c'est fini, on rentre !

Dans cette « expé », j'étais le moteur. Mais le problème, c'est que justement je sentais que j'arrivais au bout de moi-même après quatre, cinq jours, disons une petite semaine. C'était la partie la plus dure de l'ascension, et personne ne voulait passer devant. Ou je passais devant ou on rentrait à la maison. Je n'avais pas trop le choix, mais c'était dur à porter. Pendant les cinq premiers jours des premiers 300m, les plus difficiles, j'étais tête de cordée. Le roche était extrêmement fragile, c'est comme si tu grimpais sur des assiettes de porcelaine (d'où le nom de la voie trouvée par Gaby : *Fragile faces*). Les autres doutaient derrière moi, je les sentais comme des enfants entièrement dépendants de leur mère ou leur père. Et si leur mère fait une connerie, elle les emmène avec elle ! C'est tellement vrai qu'il y a un cordon... (*rires*) Etant le seul à vouloir continuer dans cette voie, j'avais aussi toute la responsabilité si quelque chose arrivait à quelqu'un. A un moment donné, l'un des deux m'a dit : « J'ai pas envie de crever ici ! » Je lui ai répondu : « Moi non plus, j'ai pas envie de crever ici ! Il y a des gens comme pour toi qui m'attendent à

la maison ! Mais peut-être que tes limites ne sont pas les mêmes que les miennes... »

Voilà ce qu'étaient ces tensions indépendamment de la partie technique.

*Comment faire en sorte de ne pas se séparer à ce moment là, avec en plus toute cette fatigue qui s'accumule, le stress, la tension nerveuse... ?*

Il faut arriver à comprendre et à accepter la situation précise, et ne pas laisser qu'elle porte préjudice pour le futur. Ce n'est pas parce que là-bas on s'engueule fort, que je vais traiter untel de connard, et qu'il va également me traiter de connard, que ça veut dire qu'on ne s'aimera plus après. Une fois sorti de ce moment, il faut faire le pas... Mais c'est vrai qu'il m'est arrivé de partir en « expé » avec des gens et ne plus jamais les revoir une fois revenu. C'est quelque chose qui arrive. Je ne suis pas le seul. Bon, c'est vrai, j'ai un sale caractère, mais il y en a d'autres... La plupart des gens avec qui je suis parti en « expé » restent quand même de bons amis, mais c'est clair que ça peut aller jusqu'au clash.

En Patagonie, je dirais que dans notre malheur, on a eu quand même de la chance, parce qu'à un moment donné, l'ascension est devenue plus facile. Et naturellement, la tension est tombée. Les autres aussi ont commencé à voir le bout et à se dire : « Mais si putain, on va y arriver ! » Et c'est important d'y arriver parce qu'on est pas là pour bronzer ! On est là pour atteindre le sommet... A partir de ce moment là, quand les trois se sont retrouvés sur la même longueur d'onde, tout le monde a fait ce qu'il fallait faire pour y arriver. Mais au tout départ, j'étais le seul à y croire. En réalité, je doutais beaucoup, mais je voulais aller au bout... Il y a eu un moment, au bout de cinq, six jours, où tout le monde a vu et a cru à la même chose, et à partir de là, ça a commencé à tourner.

Au cinquième jour des onze jours d'ascension (l'expédition a duré au total cinq semaines), on avait fait 300m sur 850, donc le tiers. C'était techniquement la partie la plus dure. On savait qu'après ce serait plus facile. Tu le sais grâce à l'expérience, « Tu lis le rocher » comme on dit en jargon d'alpiniste. Il y avait encore des zones d'ombre, des parties qui pourraient être durs, mais c'était 40m, pas 300m...

***Tu parlais de responsabilité. Mais après tout, c'étaient des grandes personnes et elles avaient accepté de te suivre...***

Je me sentais responsable dans le sens où il m'était déjà arrivé de partir en « expé » à quatre, et de revenir à trois... Comme Stéphane, à l'époque tout au moins, était mon meilleur ami en France, et Gaby, mon meilleur ami hongrois, qui l'est encore aujourd'hui, je me sentais vraiment mal placé pour rester en vie si quelque chose arrivait. C'est en ce sens que je me sentais extrêmement responsable. En plus, c'était moi qui avait le plus d'expérience dans ce genre d' « expé ». Je me disais que si quelque chose devait arriver, la faute retomberait sur moi. Il y a vraiment eu des moments où j'étais sur le point de dire : « On arrête, parce que ça va mal tourner... »

***Mais finalement, vous êtes allés au bout...***

Après la partie la plus difficile, les choses sont allées de mieux en mieux. Plus on s'approchait du but, donc du sommet, plus la motivation était grande. En alpinisme, la partie psychologique est extrêmement importante. Dans certain type d'ascension, cette motivation compte à plus de 70%. Le reste, c'est la partie physique. Tu tiens le coup grâce à ça, et c'est quand tu mets les pieds par terre que tu t'écroules. C'est à ce moment là que le psychologique se relâche, et le physique tombe alors en morceaux. C'est ce qui s'est passé en Patagonie.

On est montés in extremis au sommet. Le baromètre avait beaucoup chuté. Il faut savoir qu'une tempête en Patagonie dure deux, trois jours. Et si la tempête nous avait rejoint, on n'aurait pas pu atteindre le sommet, parce qu'il n'y avait plus rien à manger. Deux jours avant le sommet, on rationnait déjà, c'est-à-dire qu'on mangeait une seule fois par jour. Moi personnellement, j'ai perdu six kilos et Stéphane près de dix. Le corps s'habitue avec les années à ce type d'effort extrême pendant un moment court. Il y a une limite à ne pas dépasser, c'est tout. Dans des situations extrêmes, tu te rends compte à quel point le corps est élastique. Il a une grande capacité d'adaptation, et ce qu'il peut encaisser est énorme, même si on est pas fait pour ça... C'est vrai qu'à vingt ou trente ans, tu ne te rends pas bien compte, mais à quarante, cinquante, tu

commences à sentir l'autre côté de tous ces efforts. Tu commences à avoir un peu mal partout, les tendons, etc. On sait qu'on est pas fait pour ça, mais on peut le faire...

Finalement, le sommet a été atteint à minuit, après vingt heures d'ascension en continue. On est arrivés à deux. L'ami hongrois s'est arrêté à une centaine de mètres du sommet. Il n'en pouvait plus et a préféré rester dans un relais, un endroit assuré.

Juste avant d'atteindre le sommet, à moins de 100m, Stéphane m'a balancé un caillou. Il n'a pas fait exprès, mais qui sait ? (*rires*). Non. En fait, il grimpait et son matériel qui pendait a délogé un caillou, pas très gros, mais bon quand même... Stéphane se trouvait à 10, 15 mètres au dessus de moi. J'ai vu arriver le caillou, j'ai réussi à l'éviter pour ne pas le prendre sur la tête, mais comme j'étais coincé, je n'ai pas réussi à l'éviter complètement et il est tombé sur mon épaule droite. La douleur était tellement forte que je ne pouvais plus du tout bouger le bras. J'ai pensé que l'épaule était cassée. Stéphane voulait descendre de la longueur pour venir me voir, et puis renoncer si l'épaule était cassée. J'ai gueulé : « Non, non, ne descends pas, on verra après ! Continue, vas-y ! Monte, je me démerde ! Je fais comme je peux. » (*silence*) En fait, c'est l'égo qui te fait tenir... J'ai grimpé sur une corde fixe avec des bloqueurs, une technique spécifique. Les cent derniers mètres, on pourrait dire éthiquement, c'était très moyen, mais j'ai monté comme j'ai pu, avec un bras en moins.

Une fois arrivés au sommet avec Stéphane, on est redescendu rejoindre Gaby. Avec mon bras, pour descendre, c'était un handicap, mais ce n'était pas insurmontable. Après le sommet, j'ai pu me bourrer d'antalgique. J'ai vécu deux jours dans l'angoisse de la fracture, mais progressivement, la douleur s'est calmée. Je connais un peu l'anatomie, et en pouvant à nouveau toucher mon bras, je me disais que c'était au pire une grosse déchirure musculaire, ce qui n'est pas la fin du monde...

Quand on est redescendu. Gaby nous attendait. Il nous a posé pleins de questions : « Alors, c'était encore dur ? Vous avez fait comment ? Qu'est-ce que vous avez vu ? Il nous a préparé un thé. En connaissant très bien le personnage, il était déçu parce que c'était le seul qui n'était pas allé au sommet, mais je pense que s'il avait fait ce choix, c'est parce qu'il était trop limite physiquement.

Puis on est descendu ensemble jusqu'au bivouac, 300m plus bas. Arrivés vers 5 heures du matin, on a dormi jusqu'à 11h. A notre réveil, c'était la tempête. Il y avait de la neige partout, une neige collante, même sur la parois verticale. C'était tout blanc, tu ne voyais pas le rocher. Pour le moral, c'est affreux ! Mais il fallait quand même redescendre, non seulement parce qu'il n'y avait plus rien à manger, mais aussi parce que si tu t'arrêtes, tu te relâches et alors tu n'as plus envie de bouger et tu peux crever. Il y a tout un étourdissement psychologique et physique qui se met en place. C'est une ivresse... On a fait nos valises, et on est descendu. La descente nous a pris toute la journée. On est arrivé au pied de la parois, sur un petit glacier, vers 22h30. Toujours dans la tempête, on a tiré tout droit sur le glacier pour aller au camp de base avancé qui était à 1h30 de marche du pied de la parois. Il restait encore un peu de bouffe là-bas on s'est jeté dessus, ça faisait toute une journée qu'on avait rien mangé. On était quasiment sur les genoux. D'un seul coup, c'était le relâchement...

***Qu'est-ce qui s'est passé quand vous êtes arrivés au sommet vers minuit ?***

C'est vraiment nul... Souvent les gens pensent que c'est un moment euphorique, et c'est souvent décrit dans les livres comme ça, mais en réalité tu n'en as plus rien à foutre. A peine monté, la question qui vient, vingt secondes après, c'est : « Comment on fait pour descendre, ou est-ce qu'on met la corde ? » C'est encore une *séparation*, on monte et on redescend...

Tout ce que tu veux, c'est te barrer, parce que tu as froid, faim, parce que tous les maux du monde t'arrivent sur la gueule ! C'est vrai qu'il faisait mauvais, il commençait à neiger. On ne voyait rien. C'était la pleine nuit, on venait de grimper vingt heures à la suite et au bout de cet effort physique, il faut vraiment quelque chose de spécifique pour que tu aies le sourire. Au sommet, c'était une arête effilée, assez étroite. S'il fait beau, tu peux te coucher et bronzer, mais là, c'était pas le cas ! (*rires*) On a pris deux photos où l'on voit que des flocons de neige dans le flash et un peu le visage de l'autre. En tout, au sommet, on a dû rester peut-être trois minutes, même pas. Explicitement, je me souviens que Stéphane a dit : « Allez on se casse, je me caille les couilles ! » Comme

je n'avais pas envie de faire autre chose de toute façon, on est redescendu.

Il faut faire attention à ne pas se relâcher, une « expé », quelle qu'elle soit, la plus facile ou la plus dure, se finit quand tu arrives vraiment en bas, là où il n'y a plus de cailloux qui peuvent te tomber sur la tête, là où il n'y a plus de crevasse dans laquelle tu peux tomber. C'est difficile de rester concentré, car c'est extrêmement frustrant. Mais 70% des accidents arrivent à la descente, qu'on le veuille ou non, psychologiquement, il y a un certain relâchement...

Dans d'autres « expé », il m'est déjà arrivé de rester deux heures au sommet, à discuter, à regarder les autres montagnes, mais il faut des conditions très bonnes et que le baromètre soit au beau fixe. Mais finalement que tu en profites trois minutes ou trois heures, l'inutilité est quand même là. Quand j'avais vingt-cinq ans, j'étais peut-être au top de mon niveau et je ne parlais pas comme ça, je pensais que c'était quelque chose de très important d'aller au sommet, c'était le sens de ma vie ! Aujourd'hui, je suis beaucoup plus nuancé là-dessus. Je continue à grimper parce que c'est une passion, parce que j'aime ça, et que la montagne fait vraiment partie de ma vie. Si j'arrêtais, sans doute que j'arrêterais d'exister psychologiquement. Je continue, mais je suis lucide. Le fait de grimper, ça ne sert à rien... C'est un enrichissement personnel, mais il y a d'autres choses qui sont beaucoup plus importantes dans le monde. Je trouve qu'on est tout petit, escalader un bout de rocher nous montre cette petitesse. Nous ne changeons rien à ce qui se passe dans le monde. A vingt-cinq ans, je le croyais, j'étais extrêmement borné...

Mais ce qui est grave, c'est que des alpinistes de mon âge, voire plus âgés, continuent à penser que c'est très important. Si à cinquante ans, ils n'arrivent pas à se détacher de ça, c'est qu'ils ont un problème à résoudre et qu'ils ne résoudront jamais. C'est mon avis. Dans les récits d'alpinistes, cette dimension est occultée, ils préfèrent s'entourer d'une « aura » un peu mystico-religieuse. Certains alpinistes se prennent pour des dieux. Moi, j'ai passé l'âge de me prendre pour un Dieu. Je considère qu'il y a un âge limite. Sans compter que tous les alpinistes que j'ai rencontrés, plus ils se prenaient pour des dieux, moins ils l'étaient...

Mais pour revenir au sommet en Patagonie, et quand même compléter ce que j'ai dit, c'est qu'après avoir rejoint Gaby et dormi un peu, j'ai senti une réelle satisfaction. C'est là que j'ai réalisé

matériellement : « Putain, on l'a quand même fait ce machin ! Si on l'a fait, c'est quand même qu'on est bons... C'est pas un hélico qui nous a posé au sommet, on y est allés avec nos jambes ! » Cette satisfaction ne dure pas dix ans, mais elle est bien réelle. Elle n'arrive pas au moment du sommet, parce que tu es trop crevé, tu te bats contre toi-même et le mauvais temps, mais elle vient après, et plus tu te reposes, plus elle est là. Par la suite, elle peut encore être alimentée par des articles. Vis à vis de tes semblables, il y a une satisfaction même si je trouve nul le comportement de certains alpinistes qui exagèrent avec la publicité. Dans l'alpinisme comme dans la politique ou même chez les acteurs, ceux dont on parle le plus ne sont pas forcément les meilleurs. C'est parfois tout le contraire.

*Et toi dans l'alpinisme, comment tu te sens ? Et d'abord, pourquoi tu es alpiniste ?*

C'est très délicat. En fait, je ne sais pas pourquoi je fais de l'alpinisme. Je pense savoir pourquoi je continue à en faire. Tu prends les récits où les biographies de certains grands membres de l'alpinisme comme Messner ou Herzog, ils te donnent de grandes explications. Quelqu'un qui est entièrement extérieur va y croire, mais quand tu es quelqu'un de l'intérieur, tu n'y crois pas. Il faut arrêter, c'est du bla-bla ! Je ne pense pas qu'on ait une réponse qui tienne vraiment debout. C'est beaucoup plus facile de dire pourquoi au bout de vingt-cinq ans tu continues à en faire, mais pourquoi tu commences, je n'y crois pas. Il y a une réponse qui est célèbre, mais qui n'explique pas tout, loin de là. A la fin du XIXe, un alpiniste anglais, très fameux, Mummery, a répondu à cette question en disant : « Je fais ça parce que les montagnes existent... » Cette réponse explique une partie, la dérision explique justement pas mal de choses.

*Avec l'expérience, la sagesse, c'est la dérision ?*

C'est sûr. Par exemple, en matière d'écriture d'article, je suis un des rares qui pratiquent l'ironie. Je suis quelquefois grinçant et satyrique sur les grimpeurs. Je désacralise. On m'en veut d'ailleurs. Je n'ai pas que des amis. Beaucoup de gens ne pensent pas comme moi. Je ne dis pas

que je détiens la vérité, c'est clair et net, mais ce qui est sûr, c'est que je me sens beaucoup plus proche des réalités que certains quand ils écrivent. Je dis les choses telles qu'elles sont.

***Qu'est-ce qui a fait que tu penses autrement aujourd'hui ? C'est l'âge ? L'expérience ?***

Je pense que l'ensemble des expériences que j'ai eues, et pas seulement en montagne, que ce soit en amour, en famille, m'ont fait changer. D'après un ami d'enfance, le changement est vraiment visible.

Il y a beaucoup d'alpinistes qui sont extrêmement bornés. Ils ne parlent que de ça, ils ne font que ça, ils ne tournent que dans ce milieu. Ces gens là, c'est impossible qu'ils soient objectifs, ils n'ont aucune distance vis à vis de leur pratique, de ce qu'ils font. Ils peuvent te faire une super description de ce qu'ils ont fait, ça je veux bien, mais sorti de là, rien d'autre...

***Revenons au sommet avec cette autre question : Y a-t-il des sommets qui te manquent ? Des sommets que tu n'as pas atteint...***

Il y a eu certaines « expé » où je ne suis pas allé au sommet pour des raisons X ou Y. Des années après, j'avais très envie d'y retourner, et en fait, c'était uniquement à cause de l'orgueil, de l'égo : « Il faut quand même que j'y arrive parce que ça fait partie d'une liste de courses qu'il faudrait que j'aie ! ». Mais cette façon de voir les choses, c'est quand tu as 25 ans, 30 ans, tu crois encore à des trucs comme ça, et c'est d'ailleurs souvent à cause de ça que pas mal d'alpinistes y laissent leur vie, parce qu'ils s'embarquent dans un système où il faut tout faire à tout prix, et ils finissent par prendre des risques qu'ils ne devraient plus prendre.

Aujourd'hui, à la question s'il y a des sommets qui me manquent, je dis non. Je ne raisonne plus du tout dans cette optique là. J'ai dû ouvrir une quarantaine de voies en tout (en Australie, au Pakistan, en Iran, dans plusieurs pays d'Europe, en Amérique du sud...) En chiffre ce n'est pas énorme, mais à chaque fois, c'étaient des gros trucs. Aujourd'hui, si j'ai envie d'aller faire un sommet, je m'organise pour le faire, ou je me raccroche à une « expé ». Mais si je n'y vais pas, je ne suis pas malheureux. Depuis quelques bonnes années, je fonctionne uniquement à

l'envie, et si je rate tant pis... Mais c'est vrai aussi que je fais partie des gens, et on me le rappelle souvent, qui ont manqué très peu d' « expé ». Il y en a extrêmement peu où je n'ai pas fait ce que j'ai voulu faire. Par exemple, en Patagonie, j'y suis allé cinq fois, et à chaque fois j'ai fait des choses, un sommet, une voie... Je connais des gens qui sont allés quinze fois, et n'ont grimpé que trois fois sur les quinze. Je reste privilégié.

Mais si je rate quelque chose, je ne reste pas sur un sentiment d'échec qui me pousserait à recommencer. Si j'ai raté, j'ai raté.

Maintenant, ce qui me manque... Il y a plein de choses qui me manquent dans la vie. (*silence*) Je ne me considère pas comme quelqu'un de comblé à tous les niveaux. Bon, tous les gens qui me connaissent vraiment bien disent que je suis un éternel insatisfait...

### ***Ton manque s'est déplacé ailleurs ?***

(*silence*) Je pense, oui. C'est peut-être très contradictoire.

Je suis entièrement satisfait de tout ce que j'ai fait, il n'y a pas un sommet qui me manque... (*silence*) Il y a quand même une précision à faire, j'ai dit « il n'y a pas de sommet qui me manque », mais quelque part, au fin fond de moi, ça doit être faux, parce que s'il n'y avait rien qui me manquait, pourquoi j'aurais encore le besoin d'y retourner ? Quand je dis que « ça ne me manque pas », ça veut peut-être dire que j'ai accepté de pouvoir rater, mais cette acceptation ne m'empêche pas d'y retourner.

Je suis d'ailleurs en train d'organiser une autre « expé » en Patagonie pour janvier... <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Leslie est effectivement parti en janvier. A son départ, il m'a envoyé ce mail :

Je repars le 11 janv. en Patagonie. On est que deux cette fois, et pour te dire à propos de la "séparation", je n'ai jamais senti aussi fort et effrayant ce moment de la *séparation* entre le monde des hommes (où je vis) et le monde lointain des montagnes (où je vais).... Signe de vieillesse ou pressentiment de malheur????????? Amicalement. Leslie.

A son retour, il m'a envoyé cet autre mail :

Salut Christophe,

je suis rentré il y a q.q. jours et j'essaie de me réintégrer dans la vie de tous les jours. Ce n'est pas facile...

Sinon ça va à peu près... La Patagonie, c'était dur et je pense que j'ai joué tous mes jokers de chance pour cette année!

*Stéphane me parlait de la notion d'engagement en alpinisme.*

*Est-ce qu'il t'es arrivé de grimper en te disant que tu ne pourras pas redescendre. Y a-t-il des moments où tu sais objectivement que si tu y vas, tu ne reviendras pas ?*

Oui, c'est une vraie question. A la fin des années 80, début 90, j'ai eu une période où je me suis mis à faire des 8000. Cette expérience fait partie d'une vie d'alpiniste, c'est un chemin à suivre pour être complet. J'ai fait trois « expé » sur des 8000, et deux fois, j'ai dépassé cette altitude, mais je ne suis pas allé au sommet. Et notamment une fois, dans une « expé » à deux, j'ai dû renoncer à une centaine de mètre du sommet (à 8100m). J'étais K.O. Avec la fatigue et le manque d'oxygène, tu passes physiologiquement dans un état second où tu n'es plus du tout lucide, tu réfléchis pas comme tu le fais ici, tous les repères sont différents. J'étais à la limite de ça, mais encore lucide pour comprendre que si j'allais au sommet, je ne reviendrais pas. J'ai dit non, j'arrête là, je retourne et j'ai déjà eu beaucoup de mal à revenir au dernier camp d'où on était parti le matin. La personne avec qui j'étais n'est pas allée non plus au sommet. Elle me suivait. J'ai pris la décision, elle m'a suivi. Je pense que l'instinct de conservation a joué, la peur de mourir...

Malgré tout, l'Himalayisme reste deux fois plus « cool » que d'aller grimper en Patagonie. Là-bas, les conditions, c'est ce qu'il y a de pire. Tu ne reviens pas bronzé de la Patagonie !

---

A+      leslie

Plus tard, il m'a donné l'explication :

« En Patagonie, il y a eu une nuit avec une tempête de neige/pluie/grêle et on se trouvait à bivouaquer sous une pente de neige suspendue à 150m au-dessus de nous. La pluie délavant la pente nous balançait sans arrêt des cailloux, plus ou moins gros, pendant toute la nuit. On avait aucun moyen de nous protéger car il n'y avait aucun endroit surplombant à l'endroit où l'on se trouvait. On "subissait passivement" (mais quoi faire d'autre????) la chute de ces cailloux sur la paroi minuscule de notre tente pendant toute la nuit. On attendait la mort en quelque sorte... La nuit fut longue, très, très longue ! La tente s'est déchirée à plusieurs endroits mais aucune des pierres ne nous toucha... Le matin, on abandonna l'ascension ! »

Depuis Leslie a le projet de retourner une nouvelle fois en Patagonie.

***Justement pour revenir à la Patagonie, après cette expédition, est-ce que les relations avec Stéphane et Gaby ont changé ?***

C'est une bonne question. Tu as aussi posé la question à Stéphane ?  
(rire tendu)

***Non.***

Avec Stéphane, ça a changé un peu, oui. Avec Gaby, non. Si on retourne en janvier en Patagonie, il fera partie de l' « expé »... Avec Stéphane, c'est différent. (*silence*) On continue toujours à faire des trucs ensemble, mais des trucs vraiment gros, on en a pas refait depuis, et je pense qu'on en fera plus. Ce n'est pas parce que moi je ne veux pas, mais plutôt lui.

***Il te l'a dit ?***

Non. Non. Mais je le sens comme ça. (*silence*) Peut-être parce que... enfin, c'est ce que je pense, après je ne sais pas si c'est la vérité, mais je pense qu'il s'est rendu compte que mes limites étaient plus poussées que les siennes, et que s'il voulait me suivre, il était obligé de les accepter, et ça, il ne veut peut-être pas. A mon sens, c'est ça. On en a jamais parlé. Moi j'ai essayé d'en parler. Pas lui. Il évite d'en parler. Je n'ai pas apprécié ce qu'il a écrit dans l'article sur l' « expé ». <sup>2</sup> C'est un peu verni. Personnellement, je n'ai rien voulu écrire parce que si j'avais écrit ce que je voulais dire, j'aurais pu alors blesser certains, et je ne voulais blesser personne. Mais je ne voulais pas écrire non plus quelque chose qui n'était pas vrai. On a été beaucoup sollicité pour des articles, moi j'ai refusé, Stéphane a accepté. Gaby, lui, a écrit dans le seul magazine hongrois d'alpinisme. C'était un peu moins verni, plus mis à nu...

***C'est un peu une séparation entre Stéphane et toi ?***

C'est vrai, oui... Il y a plein de *séparations* dans cette histoire !

---

<sup>2</sup> Article paru dans G.H.M ( *Groupe de Haute Montagne*, Annales 2001) où Stéphane fait un récit de l'expédition sans évoquer les difficultés rencontrées par le trio, notamment sur le plan humain.

C'est vrai aussi que Stéphane s'intéresse aujourd'hui à un autre style d'escalade. L'escalade sportive qui est beaucoup plus ludique, où il s'agit de franchir de pures difficultés à mains nues. Il y a vingt ans que je ne la pratique quasiment plus. Moi, je préfère les grandes voies de longue haleine... Mais pour être clair, son choix correspond à 90% des alpinistes qui avec les années s'orientent vers les activités les plus ludiques de l'alpinisme, celles qui comportent le moins de danger, comme l'escalade sportive et le ski de rando. Tous les alpinistes vieillissants ne font plus que ça.

Son choix me déçoit un peu. Mais c'est son droit.

On avait fait pas mal de choses ensemble. La Patagonie, c'est le plus fort, mais on est aussi allé grimper en Roumanie. C'est l'un des rares amis français que j'ai emmené chez moi pour grimper. On est allés dans beaucoup d'endroits et ouvert plusieurs voies en France.

Pour ma part, le jour où j'aurai considéré que j'arriverai au bout, j'arrêterai complètement. Ce sera sans doute extrêmement dur, d'autant plus que je ne sais pas ce que je vais faire après...

***J'aimerais que l'on revienne maintenant à question de la mort... Tu disais tout à l'heure être revenu d'une expédition avec une personne en moins. Quelles sont les circonstances de la mort en alpinisme ?***

La mort n'arrive jamais quand tu y penses, quand tu te dis : « C'est pour maintenant... » Elle arrive au contraire quand tu te trouves loin de cette pensée. Toutes les expériences que j'ai vécues où j'ai côtoyé la mort avec des gens morts à côté de moi, m'ont fait comprendre que la mort arrive toujours quand tu es à mille lieux d'elle. Bien sûr, l'inverse peut être vrai. Quand ça se passe mal du matin jusqu'au soir, tu sais toute la journée que tu vas crever et finalement ça finit par arriver. Mais il y a aussi plein de récits d'expédition qui te montrent que beaucoup de grands alpinistes sont morts bêtement.

Personnellement, j'ai failli y rester deux fois.

La première fois, je faisais une voie en solo. Ce désir de grimper en solo, tous les alpinistes connaissent ça un moment dans leur vie. Ce désir peut être très lié à l'égo, c'est l'idée de se montrer et de se prouver que « je suis » au dessus de tout le monde. Mais ce désir peut aussi

correspondre à quelque chose de très personnel, un appel intérieur très profond que tu ne maîtrises pas. Tu te sens tellement bien là-dedans que tu y vas, et dans ces cas là, il y a extrêmement peu de gens qui se tuent parce que ce sont des moments très spécifiques et maîtrisés...

Une fois, j'ai grimpé en solo, et je suis tombé d'une cinquantaine de mètres, mais je n'ai rien eu. Je suis tombé sur des buis et j'ai roulé. J'ai eu des contusions, mais rien de cassé. Je me souviens de tout, je n'ai pas perdu connaissance. A un moment donné, j'ai su que j'allais tomber, parce que je me suis trompé de mouvement dans une difficulté où tu ne peux pas revenir en arrière, si tu reviens en arrière, tu tombes. Ne pouvant plus avancer, j'ai essayé de revenir, et je suis tombé...

### *Donc tu savais que tu allais mourir ? Une chute de 50m...*

Non. Je savais que je n'allais pas mourir ! C'est tout ce que je savais. L'idée de mourir ne m'a pas effleuré. Je n'ai pas dit : « Merde, je tombe, je vais mourir ! » J'ai dit : « Merde, je tombe, oui, je vole ! » Je me souviens très bien quand j'ai lâché, parce que j'ai lâché, ce n'est pas que j'ai glissé, j'ai lâché consciemment et j'ai regardé en bas où j'allais tomber sans même penser que ma chute allait être amortie. En me laissant tomber, j'ai touché la parois, ce qui n'était pas plus mal, parce que je suis arrivé presque sur les pieds, un peu vers l'arrière, et j'ai commencé à rouler en arrivant sur les buissons...

La deuxième fois, c'était en Hongrie, chez moi. En 1979.

On était un groupe d'amis, tous hongrois, et on grimpait tout le temps ensemble. J'avais 16 ans et demi. A quatre, on a essayé de faire une première en hivernale sur une traversée de très longue d'arêtes, avec des montées et des descentes. En tout, il y avait une quinzaine de sommets, ce n'était pas très haut, entre 2200 et 2700m, mais par contre, il faisait très froid. C'était la première tentative de ce genre. La traversée ne s'était jamais faite en hiver, ni dans un sens ni dans un autre. On pensait pouvoir le faire en trois jours, mais on a été pris dans le mauvais temps et avec ces arêtes, tu ne pouvais pas revenir en arrière. C'était techniquement infaisable. On n'avait pas le choix, il fallait attendre que le mauvais temps passe, mais le problème, c'est que le matériel dans les années 80 n'était pas celui d'aujourd'hui. On a attendu quatre jours et il n'a pas fait plus chaud que -25°. Il n'y avait plus rien à manger vu que la

nourriture avait été prévue seulement pour deux jours et qu'en plus, on était déjà bien en retard avant de se retrouver coincés. On a donc pas bu et mangé pendant quatre jours, et le beau temps n'est pas revenu. Au bout de quatre jours, j'ai dit : « Il faut qu'on y aille, crever ici ou crever en y allant, de toute façon, on va crever ! » On commençait à geler. L'un de nous quatre ne voulait déjà plus bouger, il devait avoir des gelures importantes. Il a dit : « Moi, je ne viens pas, j'attends... » Il ne délirait pas complètement, mais il n'était plus totalement lucide.

***Vous l'avez laissé ? Il était condamné ?***

Oui. Mais qu'est-ce que tu peux faire ? Tu ne peux pas le prendre sur ton dos... (*silence*)

On est parti dans le mauvais temps et on s'est perdu en se faisant prendre par la nuit. , La tente était restée avec le copain qu'on avait laissé. On a donc du bivouaquer avec les sacs sur une arête.

Le lendemain matin, un de nous trois était dans le coma et il n'y avait plus moyen de communiquer avec lui. On a donc continué à deux et on a fini par retrouver la voie dans la phase de descente des arêtes qui allaient au refuge. Je savais que c'était fini, qu'on allait s'en sortir... Après, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais quand je suis arrivé pas loin du refuge, le copain n'était plus là. Je me souviens qu'on est descendu des arêtes encordés, il restait encore deux, trois heures de marche avant le refuge. J'avançais, j'étais devant. Mais le copain s'arrêtait tout le temps. Au bout d'un moment, je lui ai dit : « On se décorde, mets-toi devant, marche et puis je reste derrière toi... » On ne craignait plus rien. On s'est donc décordé, il s'est mis devant, et puis moi, j'ai marché derrière. Je ne sais plus, mais à un moment donné, j'ai dû le dépasser... (*silence*) C'était le mauvais temps, dans le brouillard, il neigeait, on marchait à tâtons... Je ne savais pas où il était. Epuisé, il avait dû s'asseoir à un endroit et il est resté...

On avait dépassé la limite. Je n'étais plus lucide.

***Dans cette expédition, tu étais le seul survivant ?***

En fait, oui. Une fois le beau temps revenu, on a retrouvé son corps deux jours après. Pour les deux autres, il a fallu attendre le printemps

pour les retrouver, personne ne voulait refaire les arêtes pour aller chercher les corps. Au niveau sauvetage, ce n'était pas comme ici, il n'y avait pas d'hélico...

Je m'en suis sorti avec des gelures. Les médecins ont voulu m'amputer d'office, mais j'ai refusé en disant : « Quand ça sera vraiment pourri, vous m'amputerez, mais pas encore ! » C'était tout noir, mais je me souvenais que j'avais lu des témoignages d'américains qui avaient eu de graves gelures au Népal, et qui essayaient de prouver sous contrôle médical que même les cellules gelées et mortes sont capables de revenir sous certaines conditions. J'ai obligé mes médecins à attendre, et c'est finalement revenu, même si mon pied gauche reste extrêmement sensible.

*Pourquoi tu t'en es sorti et pas les autres ?  
Qu'est-ce que tu t'es dit ?*

Je me suis seulement dit qu'il fallait bouger. Si tu es condamné à mourir, il était logique pour moi que je meure en essayant de me sauver que plutôt d'attendre la mort sans rien faire. Ce n'est pas qu'une histoire d'alpinisme. Si j'ai l'impression que je suis condamné, je ne vais pas attendre la condamnation. Si j'ai une seule ou une demi chance qu'en bougeant, je me sauve, eh bien, j'essaie... (*silence*) Pourquoi je m'en suis sorti ? Les autres disent pourtant de moi que je suis extrêmement pessimiste. C'est vrai, je ne suis pas l'optimiste né. Tu te lèves le matin, il fait beau, c'est super... Non, c'est tout le contraire pour moi. Mais ça ne m'empêche pas d'avancer. C'est seulement que je me lève le matin en mettant tout ce qui pourrait m'arriver de mauvais en premier. Mais, ça ne m'empêche pas de me lever, ni de courir, ni d'aller de l'avant.

Là dedans, il y a des choses de mon propre caractère, mais aussi, en connaissant les deux mentalités de l'Est et de l'Ouest, il y a une façon de prendre la vie qui est extrêmement différente. Les gens de l'Est sont beaucoup plus fatalistes. On est vraiment complètement différents. C'est le même continent, mais pourtant rien n'est pareil. Il suffit d'écouter le violon joué par un hongrois. C'est toute cette différence de mentalité qui ressort. Quand tu regardes des peintres roumains, hongrois et un Picasso, c'est un autre monde... On a une position vis à vis de la vie qui est complètement différente et ça ressort au niveau de l'alpinisme. Les

alpinistes de l'Est (russes, hongrois, roumains, bulgares, polonais...) sont moins réguliers que les américains, les français, les anglais, mais ce qu'ils ont fait, c'est vraiment affolant. Au niveau pic de performance, les Occidentaux sont loin derrière, mais par contre chez nous, il n'y a pas la constance. Il n'existe pas dix générations de Hongrois qui ont fait des supers trucs, seulement trois ou quatre, mais ce qu'ils ont fait était impensable pour les autres. Les Français sont dans le haut de l'alpinisme depuis toujours, mais au niveau du pic de performance, il y en a pas un qui soit comparable, par exemple, aux Polonais. Et je suis ne pas seul à le dire. (*silence*)

Je m'en suis sorti parce qu'aussi je suis très endurant à la souffrance. Je ne suis pas extrêmement fort physiquement, mais j'ai remplacé le manque physique par le mental. C'est propre aussi à l'Est. Quand il fallait se lever à 3h du matin pour chercher un kilo de sucre, et faire la queue jusqu'à 6h du soir, ça te fait un putain de mental ! C'est vrai qu'ici, si tu n'as pas d'argent tu peux aussi souffrir, parce que tout est fait pour que achètes alors que tu ne peux pas acheter... C'est une autre souffrance, mais peut-être pas aussi instructive et profonde que ce que j'ai vécu.

***En Patagonie, tu as repensé à l' « expé » où il y avait eu tous ces morts ?***

Bien sûr. Il y a toujours la possibilité que ça arrive, même s'il faut démystifier cette histoire de côtoyer la mort en alpinisme. C'est nul de croire que tu es tout le temps en danger de mort quand tu fais un 8000m dans l'Himalaya, ou une paroi de 1000m en Patagonie. On n'est pas là à attendre la mort en montagne. Prendre ta bagnole le matin présente à mon avis plus de danger que de grimper. C'est clair qu'on prend des risques qui sont inutiles, et qu'un accident peut toujours arriver, mais on ne part pas, même dans des ascensions très difficiles, en se disant : « je vais mourir ». C'est sûr que la mort peut surgir, et plus tu as de l'expérience, plus tu connais les dangers inhérents à l'activité, plus tu y penses. Le fait de vieillir te conduit sans doute comme toute le monde à y penser davantage. Mais après vingt-cinq ans d'alpinisme, dont quinze ans à un haut niveau, tu assimiles tout ça au bout d'un moment, tu le gères... Le savoir faire, le feeling que tu accumules au fil des années te

permet de jongler avec le danger. Il y a quand même des alpinistes qui se tuent à cinquante ans, parce que certaines choses deviennent trop mécaniques, tu ne fais plus assez attention...

En Patagonie, il m'est arrivé de me dire : « Et si l'un de nous ne revenait pas... » (*silence*)

C'est sûr que c'est une expérience qui apprend des choses, mais ce n'est pas une expérience que tu as envie de revivre.